

Un réseau d'espérance

Mon Eglise



Table des matières



8 Le diacre Santiago Somoza Reyes a réussi à élever ses enfants.



16 La communauté, un lieu de partage.



20 La coopérative, initiative d'un prêtre.

- 4 Le Nicaragua, un pays plein de contrastes**
Deux mondes en quelque sorte entre la côte Pacifique et Atlantique
- 7 Flash sur le Vicariat de Bluefields**
Un univers social et pastoral à découvrir
- 8 Un diacre rempli d'espérance**
36 ans au service de la paroisse d'El Rama
- 12 Une rencontre éclair** Un coup de cœur pour la paroisse de Siuna
- 16 Mgr Pablo Schmitz: un modèle de la mission**
Un Capucin américain, d'origine allemande, épouse son Eglise
- 20 L'Eglise dans les marais** Mgr David Zywiec, américain d'origine polonaise, nous dit tout sur le Vicariat de Bluefields
- 26 Une Créole présente à tous** Sr. Paulette, Franciscaine de Marie, de la Guinée française, en service au Nicaragua
- 30 Les Capucins au Nicaragua**
Dans l'esprit de François, au service de la pastorale
- 32 Pour une juste solidarité en réseau** Un objectif pour MISSIO-Suisse
- 34 Un double mandat missionnaire** Deux fois cinq ans pour Fr. Bernard Maillard: une palette d'expériences
- 38 Se faire tout à tous** Suite de l'interview avec Mgr David Zywiec
- 42 Les sectes en Amérique latine** Un phénomène qui prend de l'ampleur
- 44 L'homme souffrant d'Amérique latine**
- 45 Impressum/Prochain numéro**
- 46 Interview**

Editorial

Chères lectrices, chers lecteurs

Que de bonheur à rencontrer d'autres communautés chrétiennes à travers le monde. Depuis 10 ans, au service de MISSIO (autrefois appelé Œuvres pontificales missionnaires), il m'a été donné de m'émerveiller de tout ce que ces Eglises d'ailleurs nous apportent en connaissance culturelle, sociologique, économique, ecclésiale. Une mine d'or que ce service.

Avec ce numéro, je tente de rendre compte au mieux de ma dernière expérience sur le terrain, bien courte en fait à cause d'une chute qui m'a contraint, après cinq jours seulement au Nicaragua, à l'arrêt complet du voyage prévu dans le Vicariat apostolique de Bluefields, sur la côte Atlantique du pays. Un collaborateur a assumé la suite, pour la bonne réussite de notre campagne annuelle 2011–2012.

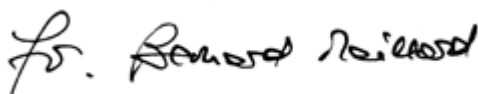
Expérience particulière de devoir s'en remettre complètement à autrui en tout et pour tout, pratiquement. Expérience de la dépendance sans doute mais aussi temps d'une relecture de toute ma vie, de mon enfance à ce moment-là, dès le matin du 17 septembre dernier. J'ai compris que l'activité qui occupe pourtant tant de place dans la vie n'est pas la priorité des priorités. Ce qui a du prix, c'est ce que nous sommes grâce aux autres et aux expériences partagées ou au travail assumé en team.

10 ans à MISSIO me donne non de prendre congé de vous mais de vous consacrer plus de temps en m'accordant ces espaces où le silence, la méditation, la réflexion tourne vers l'intérieur pour un don de soi-même renouvelé.

Ce reportage sur la vie de l'Eglise au Nicaragua rassemble quelques expériences vécues et partagées. Ce sont comme des facettes d'un cristal de roche éclairé par la lumière qui se dégage du dynamisme d'une Eglise jeune et soucieuse de relier les gens les uns aux autres. Elle est d'une vitalité qui nous stimule à considérer la force de l'Esprit qui souffle sur le monde.

«Personne n'est aussi pauvre qu'il n'a rien à donner et personne n'est si riche qu'il n'y a rien à recevoir». Ces mots du Pape Jean-Paul nous interpelle car c'est dans la complémentarité des charismes, ici et au loin, que nous réalisons que l'échange et le partage entre Eglises nous donne de nous ressentir concrètement que nous sommes une même famille. Nous nous portons les uns les autres et c'est dans cette conscience que nous nous apprêtons à donner à ce mois d'octobre consacré à l'Eglise universelle toute sa portée: Mon Eglise: Un réseau d'espérance.

Avec mes meilleurs vœux de Paix et Bien en tout.



Fr. Bernard Maillard, rédacteur

Le Nicaragua, un pays plein de contrastes

La république du Nicaragua est située en Amérique centrale et forme une étroite ceinture qui relie l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud; elle sépare la mer des Caraïbes de l'océan Pacifique.

Cette situation limitée entre deux mers et deux continents a toujours représenté une valeur stratégique pour le développement du commerce, de l'économie et des relations géopolitiques de l'hémisphère. D'un point de vue géographique, le Nicaragua est limité au nord par le Honduras, au sud par le Costa Rica, à l'est par l'océan Atlantique, et à l'ouest par l'océan Pacifique.

Le Nicaragua, dont la superficie est de 139 682 km², est la plus grande république de l'Amérique centrale, soit l'équivalent de la Bulgarie, de Cuba, de la Grèce ou encore de l'État de New York aux États-Unis. Quelque 7% de la superficie du pays est occupée par les lacs de Managua (ou Xolotlan) et de Nicaragua (ou Cocibolca), ce dernier constituant l'une des plus grandes réserves d'eau douce au monde.

Fait à signaler, la côte Atlantique nicaraguayenne est composée de deux régions autonomes: la Région autonome de l'Atlantique nord (RAAN) et la Région autonome de l'Atlantique sud (RAAS). La côte Atlantique occupe 55% du territoire national et est peuplée d'environ 460 000 habitants (10% de la population). La Région autonome de l'Atlantique nord (192 716 hab. en 1995) a pour chef-lieu la ville de Porto Cabezas tandis que Bluefields sert de chef-lieu pour la zone sud (272 252 hab. en 1995).

Données démographiques

La population du Nicaragua était estimée à 5,6 millions d'habitants en 2006. Environ 77% des Nicaraguayens ou *Nicas* sont des **Métis** appelés **Mestizos**, 10% sont des **Blancs**, le reste de la population étant constitué d'**Amérindiens** (4%) et de **Noirs** (9%).

Les groupes ethniques

La population des **Mestizos** provient du mixage des conquérants espagnols et de leurs descendants avec des groupes amérindiens majoritaires. En général, le terme Mestizo(s) sert à désigner les 90% de Nicaraguayens originaires de la côte du Pacifique par opposition aux 10% de *Costeños* (les «côtiers») qui habitent la côte de l'Atlantique (ou Caraïbes), laquelle comprend les deux régions autonomes et où vivent les *Amérindiens miskito, sumo et rama*.

Les **Mestizos** vivent en nombre plus ou moins égal dans la RAAN et la RAAS, mais ils sont relativement concentrés dans les capitales régionales (environ 35 000 habitants au nord et de environ 65 000 habitants) au sud, mais certains résident dans de petits centres urbains (*cabeceras*). Ce sont des travailleurs, mais aussi des militaires, des fonctionnaires, des enseignants, des commerçants ou des religieux.

Les **Indios**, c'est-à-dire les Amérindiens, sont composés de trois groupes: les **Miskitos** (35%) et les



Photo: Missio

Sumo (4%) au nord, les **Rama** (1%) au sud.

Il existe aussi deux groupes de **Noirs** (*Negros*): les *Criollos* (Créoles) et les Garifuna présents aussi au Honduras et au Guatemala. Le terme espagnol de *Criollo* est utilisé au Nicaragua pour désigner les descendants métissés de la première génération des Britanniques (planteurs anglais) habitant la côte Atlantique. Les Noirs provenaient d'Afrique, mais par la suite plusieurs furent des esclaves en fuite, des Jamaïcains libérés ou des travailleurs du sud des États-Unis.

Il faut bien comprendre que le Nicaragua compte deux popula-



Vue d'avion d'une rizière soigneusement irriguée dans les environs de Managua, capitale du Nicaragua

tions distinctes avec les *Mestizos del Pacífico* et les *Costenos del Atlántico*, autrement dit les *Espanoles* et les *Costenos*. Là, le chômage touche pratiquement 90% des Indios et des Noirs, alors que la consommation alimentaire des communautés semble nettement en dessous des besoins nécessaires.

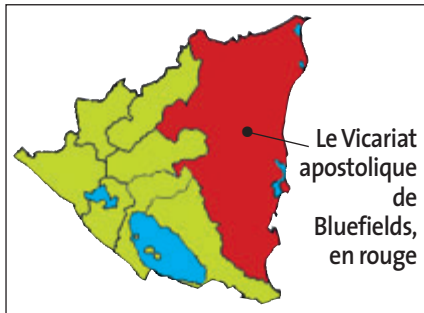
Les langues

Évidemment, tous les Blancs et les *Mestizos* («Métis») parlent l'espagnol comme langue maternelle, ce qui représente presque 90% des Nicaraguayens. Les groupes ethniques parlent soit des langues amérindiennes (miskito, sumo et

rama) soit le créole anglais du Nicaragua, appelé aussi le *Nicaragua Creole English*. Évidemment, il s'agit d'un créole à base d'anglais. Quant aux Amérindiens, les 154 000 Miskitos parlent le miskito et ses variantes; dans le même groupe linguistique, les 6 700 Sumos parlent le sumo. Les Amérindiens appartenant au groupe misumalpa sont les seuls autochtones du Nicaragua à avoir conservé l'usage de leur langue ancestrale. Les Miskitos, les Sumos et les Ramas sont des populations d'origine amérindienne dont les ancêtres, désignés jadis sous d'autres noms, étaient déjà dans la

région il y a 500 ans. Les membres de la communauté des Miskitos sont aujourd'hui très actifs politiquement et représentent des protagonistes importants dans la défense des droits autochtones en Amérique. Le créole est généralement la seconde langue des Miskitos de la côte Atlantique.

Alors que les *Mestizos* sont généralement catholiques à 95%, les membres des autres ethnies se rattachent en grande majorité à des Eglises protestantes, dont principalement l'Eglise morave qui, de concert avec les administrateurs britanniques, a façonné les institutions de la côte Atlantique.



L'école

Le système éducatif du Nicaragua se porte plutôt mal, car le niveau de l'éducation reste particulièrement bas. En effet, le taux d'analphabétisme au Nicaragua se situe autour de 30% (tout comme au Salvador, au Honduras et au Guatemala), tandis qu'il est de 6% au Costa Rica et de 9% au Panama. Près de 20% des enfants n'ont pas accès à l'école primaire et plus de 55% n'accèdent pas au secondaire. Mais, selon la Banque mondiale, sur 100 enfants qui entrent à l'école primaire, seulement sept parviennent à l'école secondaire et un seul accède à l'éducation supérieure. Chez les plus pauvres, 40% des enfants sont analphabètes. Les enfants pauvres fréquentent l'école en moyenne durant 2,3 à 3,1 années. Plus de la moitié des élèves quittent l'école pour des raisons économiques. Ces problèmes semblent particulièrement aigus dans les zones rurales.

Outre l'inégalité dans l'accès à l'éducation, il faut souligner la qualité médiocre de l'enseignement. De façon générale, les enseignants sont mal préparés, les salaires restent très bas (60\$ US par mois) et les manuels manquent cruellement, sans parler de la pauvreté de la plupart des foyers d'où viennent les élèves. Bref, l'efficacité de

l'école publique de base souffre du nombre élevé d'enseignants insuffisamment qualifiés, de l'indéquate des locaux scolaires et d'un manque chronique de matériel pédagogique.

La côte Atlantique

La situation linguistique est différente dans les deux régions autonomes formées par la **Région autonome de l'Atlantique nord** et la **Région autonome de l'Atlantique sud**.

La côte Atlantique occupe 55% du territoire nicaraguayen et est peuplée d'environ 300 000 à 400 000 habitants (10% de la population). La Région autonome de l'Atlantique nord (la RAAN) est habitée par une population formée majoritairement de Mistikos, de Sumos, alors que la Région autonome de l'Atlantique sud (la RAAS) compte une majorité de **Mestizos** et de **Criollos** (Créoles). Plus précisément, la région du Nord abrite surtout les autochtones, alors que le Sud compte beaucoup de Noirs.

Les régions autonomes de l'Atlantique, très multiethniques,

sont extrêmement pauvres avec le deuxième taux de revenu le plus bas du pays; le chômage touche environ 90% de la population économiquement active et la consommation alimentaire des communautés reste en dessous des besoins minimums. Traditionnellement, l'économie régionale est une économie d'autosubsistance. De plus, la population locale n'a pratiquement aucune formation pour assumer ses responsabilités et n'a pas nécessairement les qualifications et l'expérience nécessaires pour exercer ses droits autonomes.

Il n'est pas dû à un hasard que, dans les régions autonomes, les habitants désignent les Nicaraguayens comme «les Espagnols». Alors que du côté du Pacifique, tout le monde parle l'espagnol, la côte de l'Atlantique est restée multiethnique et multilingue et l'on y parle à la fois l'anglais, le créole, l'espagnol, le miskito, le sumo, le misumalpa, le garifuna, etc. C'est presque un autre pays.

Sources: Wikipedia

Flash sur le Vicariat de Bluefields

Notre numéro porte son attention sur cette partie de l'Eglise qui est au Nicaragua car elle est aidée par les Œuvres pontificales missionnaires, œuvre internationale d'entraide entre Eglises qui en a fait en Suisse le centre d'intérêt pour sa campagne annuelle.

L'immense territoire du vicariat apostolique représente 59673 km² et sa population y est estimée à un demi-million. C'est un monde en soi et qui est le parent pauvre du pays. Lieu peu convoité par les enseignants, les médecins et les fonctionnaires de l'Etat, vu les conditions précaires de la vie en ces zones perdues mais quand même espace convoité par des petits paysans du pays pour s'y installer et y faire surtout de l'élevage bovin. Sur le bord de mer, on profite sans doute des revenus liés à la pêche mais tout le monde sait aussi que les routes de la drogue, partant de Colombie pour l'Amérique du Nord et l'Europe passent aussi par là. On y cultive aussi la palme africaine qui ruine rapidement les meilleurs sols de cette région.

On est loin de tout, loin de la capitale d'une part, loin d'un point d'attraction même régional, comme Bluefields et Porto Cabezas, centres administratifs respectivement des régions autonomes Sud et Nord. Donc peu de routes en bon état surtout en saison des pluies, le moyen de déplacement le plus rapide et efficace reste toujours la pirogue avec ses moteurs hors-bord, dans les coins perdus du Vicariat, les plus enfoncés à l'intérieur.

L'Eglise joue un rôle de subsidiarité, vu que les structures sanitaires et éducatives qui dépendant de l'Etat ne peuvent atteindre les coins les plus reculés d'une région que j'appellerais «sinistrée» en comparaison avec le reste du pays orienté sur la côte pacifique.

Dans cet univers, c'est l'Eglise qui accorde toute son attention aux populations les plus défavorisés. C'est pour cette raison que la pastorale de la santé et de l'éducation nous ont été présentées comme prioritaires dès le début

de notre voyage d'information. L'engagement sanitaire touche une trentaine de communautés villageoises, au Nord du Vicariat. Il s'agit en fait d'assurer une sécurité alimentaire comme par exemple en favorisant l'élevage avicole de manière à ce que les gens puissent améliorer leur situation financière et surtout apporter le complément nécessaire à leur nutrition.

Dans ce programme de santé, il est essentiel de souligner le rôle des promoteurs de santé qui sont en général très écoutés et respectés par les gens du village.

L'éducation dans les zones les plus reculées est aussi une priorité de l'Eglise qui tient à favoriser la scolarisation des enfants, base de la socialisation et de la promotion humaine. Dans certains coins reculés, le taux d'analphabétisme est très élevé (95%). Plus de 17000 élèves profitent de ce programme d'éducation de l'Eglise réparties dans 377 écoles avec 600 maîtres engagés par l'Eglise. Les écoles secondaires paroissiales comptent plus de 1000 élèves et 43 maîtres y sont engagés.

C'est dire que le travail de sensibilisation à l'éducation des enfants s'inscrit dans la durée. Et il s'agit de trouver et d'engager des enseignants qui ne peuvent être payés au tarif de l'Etat mais qui y recevront quand même l'équivalent de 150 dollars par mois, à savoir 3000 cordobas. Mais il s'agit aussi de former ces maîtres car éducation et évangélisation vont de pair. Les maîtres sont donc fortement impliqués dans la pastorale du Vicariat. Le grand défi consiste à intégrer vie ecclésiale et vie sociale. Et la réponse est toute de simplicité car ce qui l'emporte en tout c'est le témoignage de la vie plus que les paroles de qui que ce soit.

Bernard Maillard

Un diacre rempli d'espérance

6 h 15 du matin. La messe vient de se terminer. Une lumière sereine caresse les bancs de l'église Saint Isidore d'El Rama. Santiago Somoza Reyes y prend place pour répondre à nos questions. Il est diacre permanent, depuis 36 ans au service la paroisse d'El Rama: pendant une première période en tant que délégué à la Parole et, depuis 28 ans, comme diacre permanent. Il a aujourd'hui 59 ans.

Santiago Somoza: Le travail de diacre a été pour moi une expérience très forte. Mon ordination a eu lieu en 1982 à Huapi où j'étais paysan. J'étais marié, le pays était en guerre. Une guerre très violente dans la région. Je remercie Dieu de m'avoir fait passer sans encombre cette période de 10 ans, de 1980 à 1990, pendant laquelle je n'ai jamais cessé d'être missionnaire.

Je me souviens d'un passage dans une communauté en 1988. D'habitude, nous nous retrouvions très tôt pour une célébration, comme aujourd'hui. Mais comme il y avait des combats autour de la chapelle, tout le monde était parti en courant et il n'y avait plus personne, sauf moi. Par la suite, parlant avec les gens, je me rendais compte qu'ils appartenaient aux deux groupes qui se battaient.

El Rama: la commune politique et la paroisse du même nom s'étendent sur environ 4600 km² (les cantons de VD et de FR réunis totalisent ensemble 4900 km²) et comptent un peu plus de 52 000 habitants, en majorité catholiques (VD et FR: un peu moins d'un million d'habitants). Depuis Managua, une excellente route goudronnée mène dans le cul-de-sac routier d'El Rama. Pour continuer, il faut prendre la pirogue. En ville d'El Rama se trouve un port international qui ouvre la ville sur la mer caraïbe, les Etats-Unis et l'Atlantique.



*Le diacre Santiago Somoza Reyes
répond aux questions de
Martin Bernet, coordinateur
du bureau alémanique
de Missio, à Fribourg*

***Avez-vous dû prendre parti pour l'un
des deux groupes qui s'affrontaient
pendant cette guerre?***

Non, j'ai heureusement pu adopter
une position neutre. Ce n'était pas
toujours évident selon les groupes
que je rencontrais dans mon travail
missionnaire. Ils m'interrogeaient

Photos: Missio



*Les enfants sont très vite initiés
au commerce. Ici en route, à cheval,
pour la vente de leurs produits
vivriers à la coopérative ou
au marché local.*

et voulaient savoir qui j'étais. Mais
avec une lettre de recommanda-
tion des deux évêques, je m'en sor-
tais toujours bien. Mais c'était très
dur parce qu'ils enlevaient tout ce
que l'on possédait de manière à
forcer les gens à collaborer avec
eux. En général, j'arrivais à me faire
respecter par les uns et les autres.
Quand ils arrivaient à la chapelle où
j'étais avec des jeunes, je leur disais:
«Vous ne pouvez pas les sortir d'ici:
à l'intérieur de la chapelle, c'est moi
qui commande! A l'extérieur, c'est
peut-être bien vous!» C'est comme
cela que je discutais avec eux.
Quand ils voulaient venir les cher-
cher à l'intérieur, je les chassais.
C'était de très bonnes et fortes
expériences.

Qu'est-il arrivé ensuite?

A cause de la guerre, j'ai dû quitter
Huapi et suis venu vivre à El Rama
avec ma famille. Mais en 1994,
ma femme est partie avec un
Costaricain et elle n'est jamais
revenue, me laissant avec nos sept
enfants; le plus petit avait 5 ans, le
plus grand 15. J'ai réussi à garder
le cap, à regarder en avant.

Avant mon ordination, l'évêque avait parlé avec ma femme, car elle devait être d'accord de m'accompagner dans mon travail diaconal. Quand elle est partie, il a parlé avec mes enfants pour savoir s'ils étaient d'accord que je continue mon diaconat. Ils savaient qu'ils allaient rester seuls à la maison de temps en temps, quand je devais partir dans les communautés pour mon travail missionnaire. Et les enfants étaient d'accord. J'ai donc pu continuer mon travail, même si depuis 10 ans, je suis diabétique. C'est embêtant, mais je réussis à m'en sortir relativement bien, en suivant le régime qui s'impose. Je pense que je peux encore continuer dans ce travail.

En quoi consiste concrètement le travail d'un diacre dans le Vicariat.
En tant que diacre, je baptise, je bénis des mariages et je distribue la communion. Ce travail demande à se déplacer d'une communauté à une autre. Un voyage missionnaire peut durer de 10 à 15 jours. Il y a 100 communautés dans la paroisse, réparties sur 10 zones. Nous nous répartissons les zones avec les prêtres, les diacres et les laïcs missionnaires, de manière à assurer régulièrement le passage du prêtre, du diacre et d'un laïc. Nous tentons d'assurer un passage dans les communautés tous les trois mois. Je crois que nous réussissons à bien faire ce travail auprès des communautés.

Il faut distinguer entre les expériences en ville et à la campagne. En ville, la foi est moins forte. Il y a des chapelles dans chacun des huit quartiers d'El Rama, avec des catéchistes. Nous visitons toutes

ces communautés de quartier, mais nous n'y passons que la journée. A la campagne, c'est la simplicité et l'humilité des gens qui frappe. Ils ont confiance en ce que nous leur disons et sont très attentionnés quand nous arrivons. Notre travail missionnaire est mieux accueilli, la foi vécue avec davantage de profondeur et de joie. Une fois tous les trois mois, c'est la fête: la fête de l'eucharistie, la fête d'une Première Communion, d'un baptême ou d'un mariage.

Aujourd'hui, quelles sont les préoccupations majeures dans les communautés ou dans la paroisse?

Il y a beaucoup de violence de la part des autorités, notamment à l'endroit des personnes qui sont arrivées en ville. Il reste encore beaucoup de haine entre ceux qui ont combattu et leur violence peut être très grande. Un jour, je me suis retrouvé avec des gens qui s'entre-tuaient à coups de couteaux sur le parvis de la chapelle. Ce n'est pas facile d'intervenir dans des conflits entre personnes. Nous avons fait du travail de médiation. Il y a un groupe qui travaille la conscience des personnes, qui tente de les réunir et de les accompagner jusqu'au pardon. Je travaille donc beaucoup dans le domaine des droits humains et coordonne la Commission des droits humains de la paroisse.

Avec de bons résultats?

Oh, oui! On vient nous chercher d'un peu partout pour faire de la médiation. C'est un travail qui précède la voie judiciaire. Nos démarches sont souvent couronnées



Photo: Missio

de succès; nous avons réussi à réunifier des familles ou des groupes de gens qui étaient en conflit. Les conflits liés à des questions en rapport avec la terre sont très fréquents: des personnes occupent des terres qui ne leur appartiennent pas. J'interviens souvent pour qu'elles puissent obtenir des terres par la voie légale, sans utiliser la violence, en passant par le gouvernement.

Comment voyez-vous votre engagement de diacre dans la société?

Le diacre est une personne de service. Je conçois mon engagement en tant que service au peuple, à mes concitoyens. Je peux donner



la parole à celles et ceux qui n'en ont pas. Les paysans ont encore et toujours peur de se mettre en contact avec les autorités, tout particulièrement avec la police ou les juges. Je les accompagne donc quand ils doivent aller parler de leurs affaires avec eux. Et de fait, j'ai été engagé dans cette paroisse pour coordonner les activités de la commission des droits humains parce qu'il y avait de nombreuses demandes de la part de la population qui sollicitait la paroisse pour des appuis dans des cas concrets. Le travail autour des droits de l'homme sur le plan de la paroisse a commencé en 1984, avant de s'organiser également sur le plan de la commune en 1991. Cela se

fait toujours sous la supervision et avec l'appui de l'Eglise catholique.

Comment vous débrouillez-vous d'un point de vue matériel? Votre travail est-il rémunéré?

J'avais une petite ferme, juste un petit bout de terrain à la campagne. Comme j'étais seul et que je devais me déplacer tout le temps pour mon travail de diacre, je l'ai vendue. Il me reste juste une vache, dans une mini-ferme que j'ai à une heure de route d'El Rama. Mais j'habite en ville. J'ai quelques économies à la banque. Alors, avec les intérêts et l'aide de l'Eglise quand je suis en déplacement, on se débrouille. Pas très bien, étant

donné la situation économique dans le pays, mais on s'en sort. On fait un peu selon les circonstances de la vie, à la grâce de Dieu!

Vos sept enfants, que sont-ils devenus?

Ils sont déjà grands. Une fille et un fils travaillent au Costa-Rica. Une fille est en train d'étudier à Bluefields, les deux derniers étudient à El Rama et vivent avec moi. Un fils travaille à la ferme et une fille est entrée dans une communauté religieuse à Managua; elle avait fait l'Enfance missionnaire et finalement, elle est partie chez les Sœurs. C'est beau, je trouve, ce chemin que Dieu lui propose.

Martin Bernet, Missio

Une rencontre éclair

Il y a des instants privilégiés dans toute rencontre entre Eglises. Ils peuvent être très brefs mais pourtant chargés de sens.

Siuna, le 14 septembre 2010. Fête de l'Indépendance du Nicaragua! Nous arrivons dans ce coin perdu du Vicariat apostolique en début d'après-midi après plus de cinq heures d'attente à l'aéroport de Managua. Nous nous y rendons de bonne heure, espérant décoller avant le défilé des écoles sur la place d'aviation de notre destination. Mais en fait nous n'embarquons dans une avionnette que



Fr. Wilberto Lanser, capucin américain, est l'homme à tout faire sur le plan spirituel et matériel.

vers midi et nous nous trouvons en phase d'atterrissage alors que la piste est encore occupée, ce qui nous valut un tour supplémentaire sur la région.

Le P. Wilberto, capucin, nous attend au bord de la piste et il nous amène sans tarder à la cure dans sa camionnette-tout terrain. Nous partageons un repas en toute hâte. Il s'agit de récupérer le temps «perdu». Le repas terminé nous voilà déjà à pied d'œuvre pour faire connaissance avec ceux qui vont vivre un week-end particulier.

Ils sont plus de 100 jeunes et adultes à se retrouver au centre de la paroisse confiée au Père capucin américain, vieux baroudeur de la mission et homme à tout faire. A la fois pasteur et mécanicien et j'en passe. La cure ressemble à l'ancre d'Ali Baba. On y retrouve de tout à côté des crucifix à distribuer et des cadenas servant à sécuriser les divers locaux du complexe paroissial avec ses écoles, sa radio et son dispensaire.

Les «cursillos»

Une particularité. Ils y sont là ces leaders de communauté pour trois jours de ressourcement et lancer l'année pastorale dans cette vaste paroisse. Il s'agit en fait de «leaders» qui vont partager leur expérience dans la centaine de villages et hameaux composant la paroisse. Ils imprègnent de vie évangélique la vie sociale et religieuse par le rôle de capillarité qu'ils jouent dans leur société et leur milieu familial.

Ce mouvement d'évangélisation, du nom de «cursillos» venant du Mexique, ont cette particularité que les participants peuvent compter sur un groupe de prière



Photos: Missio

(qui intercèdent pendant leurs réunions) et sur un groupe musical et sur un groupe pour l'intendance. Nous les retrouvons pour un premier temps de partage entre eux. Il y a presque autant de thèmes annoncés que de participants.



Devant la cure de Siuna, les participants aux cours de formation chrétienne se retrouvent pour échanger entre eux avant le début des conférences et des temps de prière.

Chacun exprime librement ce qu'il aimerait bien approfondir au cours de cette retraite. J'en ai noté quelques uns au passage, allant de la personne de Jésus, de la grâce, de la foi à la personne de Marie, tout particulièrement comme Mère du

Christ en passant par la piété, la dignité humaine, les sacrements. Je me suis posé la question comment ils allaient s'y prendre pour opérer un choix dans cette gerbe de propositions. Une formation appuyée par la prière continue

des uns et soutenu par un groupe musical qui étoffe les célébrations, que ce soit de la Parole ou de l'Eucharistie, en voilà une découverte! C'est du moins la première fois que je me trouve face à ce type d'organisation et d'animation.



Photo: Missio

La radio paroissiale

La visite d'à peine quelques heures nous permet d'une part de réaliser l'importance de la radio paroissiale qui diffuse tout ce qui touche à la vie religieuse et sociale du milieu. Nous rencontrons un jeune homme, à l'esprit très vif, qui tient à souligner pour les auditeurs le but de notre visite. Il va nous recevoir dans son studio d'enregistrement et va organiser une interview pour que les paroissiens sa-

chent pourquoi nous leur avons rendu visite. Le contact est direct et tout s'organise sans grands préparatifs. La spontanéité à partager expériences pastorales et informations de tout genre semble être à la base de ce genre de service à la communauté. A la porte du studio, quelques personnes attendent leur tour pour présenter leurs doléances ou transmettre un message à des parents éloignés.

Une communauté franciscaine féminine

La présence de religieuses franciscaines, de diverses nationalités latino-américaines, sert également les objectifs de la pastorale, tout particulièrement des jeunes et des enfants. Elles sont engagées dans divers secteurs de la vie paroissiale et elles sont heureuses de nous accueillir pour l'Eucharistie et le repas du soir d'autant plus que nous sommes



Au studio de la radio paroissiale de Siuna: lieu d'informations sur la vie de l'Eglise et de la société nicaraguayenne mais tout spécialement au service de la paroisse, avec des informations particulière sur la vie des communautés paroissiales très dispersées.

femmes. Comme toujours, les religieuses sont dans ce contexte une présence plus qu'importante dans la croissance et l'enracinement dans la foi des communautés chrétiennes.

La Pastorale éducative

La pastorale éducative, présentée par deux responsables, nous donne de réaliser combien l'Eglise va au plus éloignés sur le terrain. C'est ainsi que la communauté chrétienne se construit dans un réseau de solidarités. Sans l'engagement de ces baptisés, que serait une telle paroisse? Un ensemble de communautés très éloignées les uns des autres selon notre premier sentiment mais il en va tout autrement en fait. Une force les caractérise: leur dynamisme missionnaire. Leur unique intérêt, faire connaître le Christ jusqu'au bout du monde et ici, il ne faut pas avoir peur de faire des heures ou même des journées de marche pour accéder aux coins les plus reculés de la paroisse. Il semble évident que la responsabilité pastorale, quelle qu'elle soit, requiert le sens de l'abnégation, du dépouillement et une foi énorme aussi en l'homme.

Le temps ne semble pas compter

A l'heure du départ, le 15 septembre au matin, nous recevons le planning trimestriel du curé en guise de souvenir de notre passage, à vrai dire un emploi du temps qui représente une vraie course contre la montre. Nous nous étonnons qu'un octogénaire puisse en faire autant. C'est l'homme de l'impossible à nos yeux, mais en fait rien n'est impossible à ses yeux et à son cœur. Nous quittons la paroisse

avec le sentiment d'y avoir passé plusieurs jours alors que nous sommes arrêtés que quelques heures, sur deux jours. Ce que nous emportons avec nous de ce passage, c'est la question de savoir comment ces jeunes et moins jeunes peuvent susciter tant de générosités et d'espoirs au cœur de la paroisse et des communautés dispersées qui la composent. Ils paraissent en recevoir plus qu'ils ne peuvent en donner. C'est une constante de l'évangélisation! Donner et recevoir ne font qu'un où il y a plus de joie à donner qu'à recevoir en fait. Ils ont tant reçu ces leaders de communauté qu'ils brûlent de partager leur vécu et de travailler à ce que chacun puisse faire une expérience équivalente sinon plus grande encore. C'est le feu de l'Esprit qui les brûle. Et là, je dois l'avouer, je suis plus que surpris par cette dynamique pastorale. Il n'y a pas de décalage entre la foi en Dieu et en l'homme. Rien ne semble arrêter ceux et celles qui sont engagés, à quel titre que ce soit, à faire connaître la Parole de Dieu et à servir leur peuple.

Nous avons sur une vingtaine d'heures, la nuit comprise, vu et senti toute la diversité d'une vie paroissiale. Il y a un dynamisme fou et on peut comprendre que l'Eglise développe une pastorale missionnaire qui met debout ceux et celles qui sont au contact avec elle. Elle représente une force morale qui donne à toute la société le sentiment et la conviction qu'ils sont tous reliés les uns aux autres. Une vraie ruche laborieuse d'une part et un vrai réseau de solidarité d'autre part.

Bernard Maillard

de la nationalité de leur fondatrice.

Mais ce qui nous frappe, c'est bien l'internationalité d'une communauté très jeune qui se réclame d'un dynamisme missionnaire qui nous étonne, vu leur disponibilité à s'insérer dans un contexte bien particulier alors qu'elles sont de nationalités différentes. Elles sont au service de l'éducation des enfants et de la jeunesse, comme aussi de l'accompagnement des

Mgr Pablo Schmitz: Un modèle de la mission

Un Frère capucin qui en a vu depuis son arrivée au Nicaragua. Tout d'abord, il a vécu le tremblement de terre de Managua, le 23 décembre 1972. Alors qu'il apprend l'espagnol auprès d'une paroisse, il échappe au désastre. Il va échapper aussi à une embuscade une vingtaine d'années plus tard alors qu'il est évêque auxiliaire de Bluefields. Sa voiture est prise sous les tirs de l'armée qui n'a pas identifié la voiture de la mission. Il est accompagné de deux religieuses qui y laissèrent leur vie. Lui se retrouve avec un bras sérieusement labouré par une balle.

Frère parmi ses Frères

Ce Frère a porté aussi le souci de ses Frères d'Amérique latine puisqu'il en a été aussi un temps le responsable. Il fut aussi chargé de la formation des jeunes confrères. Bref, un homme qui jouit de la confiance de ses frères et à qui il fait aussi confiance.

Energique, volontaire, il mène son Vicariat d'une main de maître, mais avec douceur, car il sait y

Le prêtre est au service de nombreuses communautés dispersées le long des fleuves ou à l'intérieur des terres.



Photos: Missio

donner des orientations pastorales claires et il ne se laisse pas décontenancer par des situations politiques qui pourraient changer la donne du travail missionnaire. Il nous a dit combien il tient à ce que l'Eglise ne tombe pas dans l'opposition acharnée à tout ce qui pourrait se dessiner en sa défaveur. Il sait que les écoles du Vicariat sont subventionnées fort heureusement par l'Etat mais il sait aussi que le vent peut tourner pour une raison ou une autre: il ne s'effarouche pas mais saura trouver des initiatives pastorales pour que les enfants et les jeunes restent une priorité absolue de l'engagement missionnaire de son Vicariat.



Mgr Pablo Schmitz, capucin américain, évêque du Vicariat apostolique de Bluefields nous présente ce qu'il a entrepris en faveur des gens qui avaient tout perdu lors de l'ouragan Joao de 1980, à savoir la construction de nouveaux logements à prix modérés sur le terrain de la mission.

Managua, centre stratégique de la solidarité

Il est tout aussi souvent à Managua qu'à Bluefields. C'est que Managua lui offre un cadre de relations avec l'Eglise, l'Etat et les organismes internationaux d'entraide que ne peut lui offrir du tout Bluefields qui ne peut souffrir la comparaison avec la capitale. Il dispose donc d'un staff de quelques collaboratrices et collaborateurs qui sont sur la capitale et sur une petite équipe tout aussi efficace sur le terrain, à Bluefields. Cela peut nous paraître étrange mais en fait quand on connaît tant soit peu le

contexte des communications au Nicaragua, entre l'Ouest et l'Est du pays, on comprend qu'il n'y a pas d'autres solutions que d'avoir un double pied-à-terre.

Bluefields, centre névralgique de la pastorale

Bluefields, une ville à taille humaine qui explose d'année en année à cause de l'exode rural. La ville a été détruite par un ouragan.

Elle est soufflée et Mgr Pablo ne peut se résoudre à rester les bras croisés. Il sait que la mission dispose de terrains et d'un terrain suffisamment grand pour permettre à une centaine de foyers de s'établir dans ce nouveau quartier. S'il met le terrain à disposition et si des organismes d'entraide apportent leur soutien, il ne veut que les gens soient des assistés mais qu'ils se prennent en main malgré les difficultés. Il ne remet pas des «chalets» clefs en mains, gratuits. Il crée une sorte de coopérative qui va gérer ses maisons et permettre leur entretien. Il y a un loyer à payer pour que les sinistrés ne tombent pas dans la dépendance absolue d'une politique à court terme. Mais dans le Vicariat, la ville de Puerto Cabezas joue aussi un grand rôle

Biographie

Mgr Pablo Schmitz est né en 1943. Après ses études de philosophie et de théologie chez les capucins, il étudie l'anthropologie à l'Université de Montana de manière à pouvoir travailler parmi les Amérindiens, à savoir les Crow et les Cheyennes. En 1970, il fait un stage de trois mois au Nicaragua. Avant de commencer son engagement missionnaire au Nicaragua, il étudie l'espagnol. Il est né dans le village de «Fonds du lac» dans le Wisconsin. Ses grands-parents sont des émigrés allemands.



Photo: Missio

car elle est le siège de de Mgr David Zywiec, auxiliaire de Mgr Pablo Schmitz pour la partie Nord du Vicariat.

Un solitaire en lien avec les siens

Mgr Pablo vit presque en solitaire. Il dispose bien sûr d'une maison ouverte aux besoins pastoraux de

son Vicariat. Il ne vit pas en autarcie. Il dépend de la cure de la paroisse pour ses repas qu'il va partager avec le curé de la cathédrale. Il peut compter sur la collaboration de laïques fidèles au service de l'administration et de la pastorale de la santé et de l'éducation. Font partie du complexe

du Vicariat les anciens ateliers de la mission qui permettaient la formation d'un personnel technique compétent pour l'entretien des maisons, des cures, des églises et des chapelles, comme aussi des voitures et d'autres moyens de locomotion, comme les pirogues et les barques. De tout cela, il ne reste



Au petit séminaire de Bluefields, Mgr Pablo Schmitz (de dos) et Mgr David Zywiec s'adressent aux jeunes au début de leur année académique.

de Dieu et de l'expérience des premières communautés chrétiennes. S'il connaît l'Écriture, c'est qu'il la partage et qu'il la partage dans un contexte où cette Parole est accueillie comme libératrice d'énergies nouvelles. Il la lit, l'Écriture mais plus encore il la sent vibrer au sein d'une société et des cœurs. Dans un peuple qui est en marche et qui se construit et qui est en pleine évolution si ce n'est révolution culturelle, il a une parole qui interpelle et qui reconforte. J'en ai fait l'expérience pendant mon séjour à l'hôpital de Managua où chaque jour il est venu célébrer l'Eucharistie et partager la Parole de Dieu. Je me suis senti bien pauvre face à la richesse de son expérience spirituelle enracinée dans la fidélité et à l'amour de l'Eglise qui lui est confiée et du peuple dans lequel il vit. Je ne crains pas de souligner ici qu'il m'a remué le cœur et m'a nourri de sa parole. Approchant la septantaine, il est d'une jeunesse d'esprit et d'un dynamisme étonnant. Serviable et donc attentif, il va à l'essentiel et ne se perd pas dans des formules creuses.

Un homme de terrain

Son regard ne se porte pas simplement sur les questions pastorales mais aussi sur les grandes questions sociales qui se posent dans un monde en pleine révolution, passant de la vie rurale à la vie citadine, passant du dur labeur des champs, de la pêche à certaines facilités et aux divertissements de la ville comme aussi à la possibilité de se faire de l'argent sans trop travailler, vu la place qu'occupe le commerce de la drogue dans cette

région, plaque tournante pour l'Amérique et l'Europe. Que de tentations pour les jeunes de vouloir vivre libres mais jouissant alors de quelle liberté? Le travail de l'Eglise sera de plus en plus, dans ce contexte, celui d'une pastorale d'engendrement vu que la société traditionnelle s'étiole et que les gens sont confrontés à toutes sortes d'idéologies et de comportements antisociaux.

Un homme respecté et aimé

Il en impose, Mgr Pablo, par son sens de la droiture et du travail bien mené et réfléchi. Il a su s'entourer d'un personnel qui lui rend au centuple la confiance qu'il leur accorde. Il est aussi l'homme qui sait écouter les doléances des siens et qui tâche d'y répondre par des initiatives qui sont au service du bien commun. La politique menée par le Vicariat dans le domaine de la santé et de l'éducation ne date pas d'aujourd'hui; elle est la mise en pratique adaptée des initiatives des pionniers de la mission, à savoir les Père Capucins d'Espagne à qui a été confié ce territoire de mission au départ. Les Capucins américains y ont repris le relais après la première Guerre mondiale. Aujourd'hui, il n'y a pas que des Capucins à travailler dans ce Vicariat apostolique. Les forces vivent d'autres instituts y prêtent leur service comme aussi tout particulièrement les jeunes prêtres originaires de ce Vicariat. Ils sont peu nombreux encore mais ils représentent cette base grâce à laquelle cette Eglise s'édifie dans le respect des diversités culturelles des peuples composant ce Vicariat.

Bernard Maillard

plus grand-chose mais rappelle le temps «glorieux» des pionniers qui devaient savoir tout faire et se faire tout à tous aussi.

Un homme de prière

Fr. Pablo, cet Apôtre de la côte Atlantique, comme tant d'autres d'ailleurs, se nourrit de la Parole

Une Eglise dans les marais

Mgr David Zywiec, capucin, est l'évêque auxiliaire du vicariat de Bluefields. Sa juridiction embrasse presque toute la moitié Est du pays, y compris la plaine côtière connue sous le nom de «Mosquito Coast». Agé de 62 ans, il est originaire d'East Chicago, dans l'Indiana.

Quelle a été votre première impression en arrivant là-bas?

Quand je suis arrivé, j'étais un peu surpris. J'y suis allé avec un camarade de classe, au volant d'une jeep qui avait été offerte et que nous devons apporter au Nicaragua. Je pensais que nous aurions été reçus un peu comme des héros.

Mais le fait est qu'environ une semaine avant notre arrivée il y avait eu un enlèvement et le président avait imposé loi martiale et couvre-feu dans le pays. Nous ne le savions pas. Si bien que nous sommes arrivés vers 21h00, traversant la frontière peu avant la fermeture.

L'accueil des autres missionnaires a été: «Quoi? Vous arrivez à cette heure-ci? Vous ne savez pas qu'il y a le couvre-feu? Les soldats auraient pu vous tirer dessus et vous laisser morts sur la route». Nous avons aussitôt pris acte de la violente réalité locale. Voilà donc quelle a été notre première impression.

Avez-vous déjà été menacé ou vous est-il arrivé de vous sentir menacé au Nicaragua?

Oui, une fois, alors que je travaillais dans la jungle. Aussitôt après mon arrivée dans le pays, ils ont envoyé

Mgr David Zywiec en conversation avec une laïque très engagée de son Vicariat



Photos: Misisio

Un moulin à céréales est un atout appréciable pour les communautés villageoises. Ici, le curé de la paroisse de Waspam, le P. Floriano Ceferino Vargas est fier de nous présenter ce moulin qu'il a pu acquérir grâce à la solidarité entre Eglises.

les missionnaires plus vieux dans les villages et les plus jeunes dans la jungle. C'était l'époque des sandinistes, l'organisation qui se rebellait contre le gouvernement. Des membres de la guérilla étaient cachés dans la jungle et je savais que des bombardements étaient en cours là-bas; j'avais un peu peur.

Je me disais à moi-même: «Mes parents paient leurs impôts au gouvernement américain et le gouvernement américain aide celui du Nicaragua, et dans cette zone des bombes sont lâchées contre les guérilleros».

Je n'ai jamais vu une de ces bombes, mais la chose me faisait un peu peur. Grâce à Dieu je suis maintenant ici pour vous le raconter.

Quelles sont les difficultés que vous avez dû surmonter ou auxquelles vous avez dû vous adapter dans votre nouvelle vie au Nicaragua?

Je suis arrivé en 1975, donc tout de suite après le Concile Vatican II.

Quand j'étais au séminaire, en train d'étudier la théologie, j'étais content car nous avions une nouvelle théologie et des instructions pastorales. Je me sentais à jour par rapport aux missionnaires plus âgés.

Puis l'armée du gouvernement a arrêté des personnes et les a torturées. Certains ont «disparu», d'autres, comme on le saura après, ont été tués. Si on fait les comp-

Les ouragans détruisent tout sur leur passage. Souvent ne restent debout que les murs en dur; tout le reste vole en éclats et les maisons sont réduites à un amas de planches et de tôles dispersés.



tes, en l'espace de deux ans, les forces gouvernementales avaient séquestré 300 personnes.

Le Vicariat de Bluefields comprend aussi la «Mosquito Coast». D'où vient ce nom?

La partie orientale du Nicaragua n'a jamais été conquise par les Espagnols et les Indiens Miskitos qui l'habitent sont restés autonomes. Cette population avait jadis une sorte d'empire qui partait de la côte caribéenne de Panama, traversait le Costa Rica et le Nicaragua, pour s'étendre jusqu'au Honduras. Ils étaient alors très puissants, au XVIII^e siècle.

Le Vicariat apostolique de Bluefields couvre un territoire de plus de 50 000 km². C'est énorme! Pouvez-vous nous décrire un exemple de visite pastorale dans les villages, au milieu des paroissiens?

D'habitude je demande quatre choses. Tout d'abord du temps pour écouter les confessions. Puis pour célébrer la messe, dans le cadre d'une confirmation ou d'un autre sacrement comme le baptême ou le mariage.

Puis je demande de rencontrer les responsables de l'Eglise. C'est pour moi une manière d'instaurer un bon dialogue.

Enfin je dis: «Je voudrais quelque chose à manger.» Généralement, quand l'évêque vient, et vu qu'ils n'ont pas d'électricité, ils abattent une vache ou un cochon car ils n'ont pas la possibilité de conserver la nourriture. Comme ça, il y a de quoi manger pour tous et nous mangeons tous ensemble!

Le Vicariat apostolique de Bluefields couvre aussi la moitié de tout le Nicaragua. Vous êtes 25 prêtres. N'êtes-vous pas un peu surchargés?

Oui, en effet, et c'est un problème. Nous avons à peu près 1 000 églises et seulement 14 paroisses. Une petite paroisse peut avoir environ 30 églises à assurer.

Un prêtre du Milwaukee, qui a près de 80 ans, visite plus de 100 églises.

Chaque dimanche, dans les églises, il y a une célébration de la Parole. Les personnes qui assurent ces célébrations sont les «délégués de la Parole». Normalement nous en avons deux par église, de manière à ce que si l'un tombe malade, l'autre soit prêt à le remplacer.

Puis nous avons un catéchiste chargé des baptêmes, un des Premières communions et des confessions, un autre de la confirmation et un des mariages dans les zones pastorales.

D'habitude, une fois par an, ces catéchistes suivent un cours de formation. Certaines paroisses ont aussi des cours pour musiciens. Et puis il y a les mouvements. Nous appelons cela des «mouvements de retraite». C'est une manière d'aider à faire grandir la foi, à former de vrais leaders. Nous dépendons beaucoup des laïcs.

Combien de missionnaires êtes-vous? Vous avez dit que beaucoup d'entre vous sont devenus âgés. D'où viennent les nouvelles recrues? Y a-t-il des vocations au Nicaragua?

Les prêtres sur lesquels nous pouvons compter sont ceux qui proviennent du Vicariat de Bluefields;

il y a des missionnaires et des personnes qui nous aident, mais nos prêtres diocésains sur place sont ceux sur lesquels nous pouvons le plus compter, et nous avons vu que beaucoup de nos vocations viennent de familles qui tiennent un rôle de premier plan dans une communauté.

Par exemple, là où il y a un diacre marié, ou un délégué de la Parole, on vit cet engagement chrétien, qui est un terrain fertile pour les vocations, pas seulement au sacerdoce mais à la vie religieuse aussi. Par exemple, dans un village de près de 10 000 âmes, ces vingt dernières années, 15 jeunes filles sont entrées au couvent. Je pense que c'est très beau de voir ça.

Mise à part la taille du territoire, qu'est-ce qui est selon vous le plus difficile dans l'évangélisation de la population miskito?

Bien que le territoire soit grand, ce n'est pas tant sa dimension qui est un problème mais la question du transport et des communications. Je crois que dans toute cette région, il y a environ 100 kilomètres de routes goudronnées, tandis que le reste est formé de routes caillouteuses. Il pleut beaucoup et on s'embarque souvent.

Un autre point est que sur les 1 000 églises, 100 sont de langue miskito; alors que dans les autres on parle espagnol. Il y a essentiellement des paysans qui pratiquent une agriculture de subsistance et s'adonnent quotidiennement à la culture et l'élevage.

Une des principales préoccupations est peut-être que les gens puissent non seulement recevoir les sacrements, être baptisés, mais



Photo: Missio

L'état des routes pose souvent de graves problèmes d'accès aux multiples communautés soit au long des fleuves soit à l'intérieur des terres.

qu'ils puissent aussi apprendre davantage sur leur foi et sur ce que signifie vivre quotidiennement une évangélisation plus profonde. Je pense qu'il est très important pour nous de promouvoir les vocations, pour qu'il y ait de-

main de nouvelles générations de prêtres.

La promotion humaine aussi est importante, à travers les écoles et les programmes sanitaires, pour que les personnes puissent écouter la Parole de Dieu, mais qu'elles

puissent aussi vivre de manière plus humaine et participer en toute conscience à la vie nationale, afin qu'on ne les oublie pas.

Source:
Mark Riedermann, Zenit





Une Créole présente à tous

Originnaire de Guyane, sœur Paulette François, Franciscaine missionnaire de Marie, travaille à Bluefields. Sa mission, elle la comprend comme un accompagnement à la formation humaine et spirituelle de groupes engagés dans l'Eglise mais encore plus de ceux et celles que le Seigneur met sur sa route, voisins, malades, jeunes en situation précaire, désireux de soutien, d'écoute. Elle répond à nos questions.

Comme Franciscaine missionnaire de Marie, vous appartenez à une communauté toujours composée de diverses nationalités.

Avant votre envoi ici, où avez-vous travaillé?

Ma première expérience missionnaire comme laïque, je l'ai faite en tant qu'infirmière dans l'Amazonie brésilienne avec des Franciscaines et puis en Guyane, à l'hôpital de Cayenne. Je suis venue ensuite sur la France, à Saint-Germain-en-Laye, à la périphérie de Paris. C'est de là que j'ai repris contacts avec la communauté des Sœurs franciscaines missionnaires de Marie, à la rue Reille. Comme membre alors de la congrégation, je fus envoyée en Guadeloupe pour le début de ma formation, puis au Mexique, et en Guyane, un temps entrecoupé d'un séjour de deux ans à Rome. En 2006, je me suis retrouvée à Pampelune, en Espagne et je suis au Nicaragua depuis août 2007 dans une communauté de quatre sœurs.

Qu'est-ce qui vous a attirée en fait chez les Sœurs franciscaines missionnaires de Marie?

C'est la simplicité de vie, le sens de la fraternité, le service aux plus pauvres, la présence de sœurs venant de partout (l'internationalité)

et également la place de l'Eucharistie. Je crois qu'il y avait aussi en moi un fonds marial que j'avais reçu de ma mère qui m'avait consacré à Marie dès ma naissance.

Parlez-vous de votre engagement à Bluefields?

Nous avons quitté le Vicariat en 2003 si mes souvenirs sont bons et nous y sommes revenues 5 ans après à la demande de Mgr Pablo Schmitz. Les Sœurs avaient travaillé intensément à la formation du laïc dans l'Eglise. Elles soutenaient le projet pastoral du vicariat qui mettait l'accent sur la formation des laïcs et elles enseignaient également au petit séminaire de Bluefields. Nous avons travaillé à la formation que nous appelons intégrale. Nous avons lancé alors divers ateliers de couture ou de coiffure ou ouvert des lieux de santé avec la pratique d'une médecine alternative, c.-à-d. en soignant les gens avec la pharmacopée traditionnelle.

Nous restons toujours deux communautés dans ce vicariat, une à Wapy qui a été d'abord à la Esperanza et une à Bluefields, chacune composée de quatre Sœurs. Je reviens à votre question. A Bluefields, nous nous sommes repositionnées. Nous n'avons plus

le rôle d'enseigner mais d'accompagner des laïcs. Nous sommes là pour appuyer la dynamique missionnaire actuelle, travaillant en équipe avec les prêtres en charge de la Cathédrale et ses 6 chapelles. Nous sommes des accompagnantes et des servantes de la pastorale en nous mettant au service des divers groupes comme les catéchistes. Nous portons une grande attention aux visites à domicile, tout particulièrement aux personnes âgées qui ont besoin d'une présence. Nous ne faisons rien sans que les autres se trouvent impliqués un jour ou l'autre. Nous avons «revisité» ce que nous avions lancé autrefois pour l'adapter à l'aujourd'hui de la société et de l'Eglise. Donc aujourd'hui, c'est surtout relancer une méthodologie catéchétique, c.-à-d. réactualiser les programmes de catéchèse en accordant une grande place aux relations humaines.

Notre champ d'action et de présence n'est pas seulement à Bluefields, il s'étend sur les fleuves où nous assurons des cycles de formation aux délégués de la parole et catéchistes dans les différentes zones.

Nous sommes quatre sœurs à Bluefields, deux Mexicaines, une Paraguayenne et une Guyanaise en ce moment. Nous sommes un peu à l'image du peuple d'ici. Nous sommes pluriethniques. Et par la force des choses et la grâce de Dieu, nous nous devons d'être ouvertes les unes aux autres, tolérantes autant que possibles et très à l'écoute, même si ce n'est pas toujours évident. Une expérience qui nous aide à vivre à l'extérieur ces valeurs auxquelles nous croyons.



Photo: Missio

Sœur Paulette François, FMM, lors de notre interview à Paris, le Vendredi-Saint 2011, alors qu'elle est de passage dans un couvent de leur communauté, à Paris, pour y rencontrer de la famille et y faire sa retraite annuelle.

Avez-vous d'autres communautés au Nicaragua?

Nous avons encore une communauté à Managua, la capitale. C'est une insertion dans un quartier populaire teintée de violence. Les jeunes de bandes rivales de deux quartiers limitrophes s'entretuent facilement et nous sommes là en artisanes de paix, neutres pour accompagner les familles en deuil et en conflits, maintenir l'espérance des personnes de ces lieux. La communauté à Wapi appartenant à notre vicariat fait partie de la grande paroisse de Rama, sur le fleuve.

Là où nous avons été présentes, nous pouvons dire qu'il en résulte quelque chose de très positif. Nous avons partout aidé les gens à se prendre en main, c'est l'exemple de la Esperanza où le bon travail des laïcs a permis d'aller plus vers l'intérieur, à Wapi.

La ville de Bluefields est sur la route de la drogue qui part de Colombie pour l'Amérique ou l'Europe. De nombreux jeunes sombrent dans la drogue. Quel est alors votre engagement pour lutter contre ce fléau?

Nous rencontrons de nombreux jeunes sur notre route tous les jours et à toute heure parfois consommant drogue (surtout le crack) ou alcool. C'est une situation extrêmement préoccupante pour tous. Nous nous sentons impuissantes face à cette montée du commerce de la drogue et de ses retombées sociales. Nous rencontrons ces jeunes de notre quartier et nous soignons le contact personnel avant tout. Nous essayons de comprendre ces jeunes qui sont confrontés à de nombreux problèmes de société, comme celui de l'éclatement des familles, le



A Puerto Cabezas, les enfants sont catéchisés par des jeunes de l'Enfance missionnaire qui assurent un suivi de leur initiation chrétienne.

chômage, la pauvreté des gens, l'enclavement même de la ville, le peu de structures pour les loisirs comme le sport, et autres. Nous aimerions lancer un programme éducatif mais il nous en manque les moyens. Nous avons encore à mûrir cette question. Tous ces jeunes du quartier en situation difficiles et vulnérables se sentent en confiance avec nous. Nous leur procurons de petits travaux dans notre propriété quand nous en avons pour maintenir surtout ce

contact fraternel, mais cela ne suffit pas. Il faut encore approfondir le service que nous pourrions leur rendre. En fait, en tout ce que nous faisons, c'est une pastorale de proximité que nous recherchons avant tout.

Mais permettez-moi une dernière question. Vous êtes Créole et je me rends compte qu'il y a de nombreux Créoles à Bluefields? Est-ce un avantage pour votre mission?

Ne soyez pas surpris par ce que je vais vous dire. Elle n'est pas anodine l'expérience faite ici, au quotidien. C'est vrai que je suis une Créole. Mais en fait, je suis une étrangère sans être une étrangère. Cela mérite explication. Les Créoles de ce coin de terre ne sont pas les Créoles de ma terre parce qu'ils y ont une autre mentalité, une mentalité anglo-nicaraguayenne. De par la peau, on se retrouve, j'en conviens. Mais le fait d'être Créole d'ailleurs peut aussi être un facteur



Photos: Missio



La vie n'est pas rose pour tant de filles qui se trouvent mamans sans avoir pu s'y préparer. Aussi les Sœurs franciscaines leur accordent une grande attention dans leur travail pastoral.

qui peut troubler les relations humaines car l'étranger peut déranger dans cet univers si mélangé mais si cloisonné également. Donc c'est une expérience particulière, parfois douloureuse mais aussi souvent heureuse. Je considère que cette expérience est une grâce. Je me retrouve au milieu de deux mondes mais c'est toujours d'un espace humain et divin dont je fais l'expérience. Dans cet univers de Bluefields, ce sont au moins cinq ethnies qui s'accueillent ou se

confrontent. Mon constat, c'est qu'on y sente et y mette un baume d'amour, d'affection et d'espérance.

Alors pour conclure, que pourriez-vous me dire en quelques mots comment vous êtes franciscaine missionnaire de Marie au quotidien?

En quelques mots, je ne veux être que tout accueil, tout sourire, toute affection, sans aucune prétention de ma part. Tous sont englobés dans un même regard. Vous savez,

l'humain et le divin sont imbriqués l'un dans l'autre. Faire de sa vie une offrande de tout instant, c'est tout.

Merci, Sœur Paulette, pour votre sourire et votre témoignage.

Bernard Maillard

Les Capucins au Nicaragua

Il est rare que nous parlions de nos confrères d'Amérique centrale dans notre revue car nous n'avons jamais eu de confrères qui y ont travaillé. Un seul y a séjourné pour un stage, c'est Fr. Alain Sermier, aujourd'hui décédé. Il avait fait cette expérience avant de partir en Equateur, voulant participer au renouveau de ce pays en pleine ébullition. Il avait justement séjourné à Bluefields.

Aujourd'hui, suite au voyage fait au Nicaragua en septembre dernier, il m'a paru indiqué de vous présenter ce que m'a fait découvrir un jeune capucin du Vicariat, Fr. David Lopez, qui termine ses études de théologie dogmatique, à Rome. Il fait partie de la jeune génération des capucins de l'Amérique centrale. Il reste comme missionnaires étrangers encore 7 Espagnols et 5 Américains qui y travaillent, soit au Nicaragua, soit au Costa Rica.

Fr. David Lopez de San Antonio, à 15 km d'une ville appelée «New Guinea» est un jeune capucin de trente ans qui avait rêvé d'étudier la médecine à Cuba mais voilà qu'un séjour dans une des nos fraternités paroissiales a déclenché chez lui le désir de vivre, entre autres, une expérience de pauvreté dans une famille de paysans. Lui-même, fils de paysan qui avait un frère travaillant sur le domaine paternel tout en exerçant une autre profession, tenait à s'insérer dans un milieu pauvre où ce couple n'avait même pas une vache pour se nourrir, ne disposait pas de lumière et n'avait de l'eau que tous les 15 jours. Son travail consistait surtout à défricher la campagne pour produire des tubercules ou du café à vendre au marché. Cette expérience lui avait été accordée seulement pour un mois et demi. D'autres contacts



Foto: Missio

Fr. David Lopez est un jeune capucin nicaraguayen qui avait rêvé de médecine mais qui a fait le choix de vivre parmi les pauvres. Il est actuellement étudiant à Rome en notre collège international St-Lorenzo da Brindisi.

avec des fraternités capucines l'ont conduit à demander son entrée dans notre Ordre.

Il fait partie d'une vice-province d'une soixante de membres dispersés dans la Vice-Province qui comprend trois pays: Porto-Rico, Nicaragua et Panama. Les Frères sont essentiellement au service de

la pastorale paroissiale; c'est dans ce milieu là qu'ils vivent leur charisme franciscain, étant surtout au service d'une pastorale où les laïcs y occupent une place privilégiée parce que cela fait partie de leur charisme baptismal. Les charismes personnels sont au service de la communauté paroissiale qui comprend parfois plusieurs villages perdus dans les marais ou dans de vastes espaces campagnards. Il n'y a pas comme chez nous un clocher par village mais des centaines de hameaux à visiter pour y vivre des temps forts.

Dans le Vicariat de Bluefields, il n'y a plus que trois paroisses qui sont encore desservies par les Capucins. Aujourd'hui, il y a le P. Carlo, Nicaraguayen, à Rama, sur le fleuve qui conduit à Bluefields, le P. Wilberto, Américain à Siuna, et le P. Teodoro, Américain, à La Cruz del Rio Grande. Ces paroisses rurales représentent un engagement particulier car les visites dans les communautés se font soit à cheval soit en canoë. Et le prêtre est à la fois le prêtre, l'infirmier et l'homme à tout faire, sur un peu tous les plans. D'autres prêtres du Vicariat et des missionnaires étrangers travaillent également dans le Vicariat.

Les Capucins sont aussi en ville, attentifs aux préoccupations des désoccupés et des jeunes attirés par la drogue. Leur ministère, c'est de se faire proche de tous et d'animer la paroisse en créant des groupes de solidarité. Les gens sont très motivés par tout ce qui leur permet de prendre une part de responsabilité. Dans la paroisse de l'Immacolata où se trouvent des frères en formation, que de gens prêtent mains fortes à se donner



Fotos: Missio

des structures d'accueil. Des bonnes volontés se mettent à disposition. Ce qui manque souvent, ce sont les moyens matériels suffisants pour démarrer un projet de construction, par exemple.

La communauté de Mozonte dédiée à Saint Antoine de Padoue, à la frontière avec le Honduras, prend en charge les jeunes qui sont sans moyens et leur offre la possibilité d'étudier, de prier ensemble avec les frères, de faire de petits travaux. Ils participent aussi aux retraites consacrées aux jeunes intéressés au charisme franciscain. Et cer-

tains d'entre eux sont entrés dans notre Ordre.

Les Capucins de la Vice-Province qui compte une cinquantaine de frères ont accepté un projet missionnaire présenté par un évêque panaméen car cette Eglise compte sur un engagement franciscain chez eux aussi. Cette attention ne se fait pas au détriment du Vicariat de Bluefields qui nous a été confié par le Saint-Siège mais offre une nouvelle implantation missionnaire recherchée aussi par nos frères pour y manifester notre charisme en ce pays, ce qui offre un

élargissement de notre implantation en Amérique centrale. Nous pouvons compter cette année 17 jeunes encore en formation, ce qui est réjouissant pour notre Ordre dans cette partie de l'Amérique centrale.

Fr. Bernard Maillard, Fribourg

Tous les pays d'Amérique centrale formaient autrefois une entité capucine mais vu les disparités culturelles, il a été décidé de la diviser et de former ainsi deux vice-provinces de l'Ordre.

Pour une juste solidarité en réseau

S'il est un terme d'actualité, c'est bien celui de réseau! Ce mot ancien s'est surtout enrichi grâce aux nouveaux moyens de communication. On parle de *réseau ferroviaire*, de *réseau mafieux*, de *réseau électrique*, mais aussi de *travail en réseau*, ou encore de *réseaux sociaux*. J'ai lu dernièrement un article intitulé «L'Eglise, le plus grand réseau mondial». L'Eglise tient par nature à aller toujours plus «loin», non pour conquérir, mais pour être au service, pour assurer à tous le même bonheur d'être reconnus dans leur dignité grâce à l'Evangile.

Missio y participe pleinement, assurant chez nous un réseau local d'animation missionnaire et favorisant des connexions entre nos Eglises particulières et celles qui

sont nos sœurs, par-delà nos frontières. Ainsi, la prochaine campagne aura pour toile de fond le Vicariat apostolique de Bluefields au Nicaragua. L'Eglise y assure, là-bas aussi, un *réseau* d'une densité surprenante.

Jusque dans les villages les plus inaccessibles – là où le gouvernement nicaraguayen ne réussit pas à assumer ses responsabilités d'alphabétisation et de formation qui lui reviendrait – l'Eglise, avec les agents de la «pastorale éducative», apporte non seulement une formation scolaire de base aux enfants, mais surtout, et à tous, une sensibilisation aux valeurs humaines et spirituelles. Cela peut permettre aux plus humbles de se forger un jugement sûr face aux manipulations de toutes sortes qui

les menacent. Deux exemples: *les offres alléchantes des narcotrafiquants* qui infiltrent des régions entières avec leur commerce qui sème la mort physique et sociale; les propagandes électorales mensongères (les présidentielles auront lieu en novembre au Nicaragua) où l'on tente par tous les moyens d'acheter leurs voix aux plus petits en échange de cadeaux ridicules. Essentiel apparaît donc cet apprentissage des valeurs que l'Eglise propose: par là, tout un peuple est appelé progressivement à prendre en main son destin, dans un monde en profonde mutation économique et sociale.

Mais ce réseau ne s'est pas constitué en un jour. Dès les débuts de l'annonce de l'Evangile dans cette région de monts et de vaux,



Fr. Bernard Maillard lors d'un voyage d'information au Togo en compagnie de Walter Müller, chargé de presse auprès de la conférence des Evêques suisses.

de fleuves et de marais, on est allé vers les plus éloignés, vers les moins privilégiés d'alors. Des missionnaires, venus d'abord d'Espagne dont des capucins dans le Vicariat apostolique de Bluefields, ont patiemment tissé ce réseau. Aujourd'hui, cette même Eglise continue sur la même lancée, en s'adaptant sans cesse à un contexte qui change, toujours à même de répondre aux défis d'aujourd'hui.

A notre connaissance, aucun missionnaire n'est venu de Suisse. Qu'importe, puisque par les Œuvres pontificales missionnaires, donc MISSIO, véritable réseau de la solidarité inter-ecclésiale, le partage avec toutes les Eglises locales, surtout les plus démunies et les plus oubliées, est réalisé.

Missio garantit que, dans les relations entre Eglises particulières, il y ait le moins possible de «zones délaissées». La tentation est grande, en effet, de soutenir d'abord ceux et celles que nous connaissons et d'oublier que d'autres, de la même famille-Eglise, sont en droit de compter sur notre soutien.

Missio aide ainsi à **voir loin et large**: au niveau international, c'est chaque année la prise en charge coordonnée et coresponsable d'environ 6000 projets de pastorale, de développement et de formation pour 1200 Eglises locales sans moyens suffisants. Réseau de communion solidaire de l'Eglise Universelle, Missio presse tout baptisé, toute paroisse, toute corporation ecclésiastique, toute

congrégation religieuse, à tenir son rôle de façon «ajustée» dans notre société globalisée.

A cause du Christ, notre Espérance commune, impliquons-nous tous **pour une juste solidarité**.

Fr. Bernard Maillard



Lors d'une visite à l'Eglise qui est à Madagascar



Photos: Missio

Un double mandat missionnaire

Passer 10 ans à MISSIO, c'est une expérience d'ouverture au monde insoupçonnée qui donne tout son sens à l'écoute et au partage entre Eglises.

Un attachement au Plan pastoral

Ce que j'aimerais partager avec vous, c'est l'expérience faite de la place primordiale réservée au Plan pastoral que j'ai vu en application et en révision dans de très nombreux diocèses. Un plan pastoral, c'est autre chose qu'une lettre pastorale, – nous en connaissons celles du Jêune fédéral – c'est l'orientation pastorale ou mieux encore les objectifs que se donnent un diocèse pour un certain nombre d'années: Il y a des plans pastoraux triennaux qui sont évalués chaque année par une assemblée diocésaine où tous les agents pastoraux et des délégués paroissiaux revisitent ces orientations avec l'évêque,

le Pasteur qui prend soin des siens. Ces plans pastoraux, comme en Afrique francophone, ont bénéficié de la réflexion de théologiens qui ont élaboré un schéma de base, comme autour de la famille pour présenter l'Eglise comme famille de Dieu. Et ceci pour impliquer tout baptisé dans la dynamique missionnaire de l'Eglise. Si le plan pastoral donne les orientations et les objectifs de toute communauté diocésaine, les lettres pastorales traitent plutôt de problèmes d'actualité ecclésiale, sociale et politique. J'aimerais souligner combien des lettres pastorales, comme celles du Tchad, à l'occasion de Noël trouvent un tel écho à la base que

cette lettre s'achète à la sortie des messes. Elle est attendue d'année en année par les chrétiens autant que par les autorités civiles qui tiennent à connaître la prise de position des évêques sur la situation du pays et de certains de ses problèmes. Les évêques n'ont peur de rien et osent mettre en cause des personnes ou des fonctionnaires qui ne tiennent pas compte du bien de la nation, par exemple. L'expérience faite au Togo avec la Conférence des Evêques suisses a été marquée par le service rendu par un membre de la Conférence des Evêques du Togo au processus de réconciliation nationale.

L'autofinancement et la solidarité

Et il y a un autre sujet que j'aimerais aborder, c'est celui de l'**autofinancement des Eglises**. Nos centres missionnaires, dans nos can-



Rencontre avec l'Eglise qui est en Papouasie-Nouvelle-Guinée (Institut catholique de Bomana, à Port Moresby) et en Colombie, dans les quartiers pauvres de Tumaco, sur le Pacifique.

tons romands, n'ont pas manqué d'initiatives pour venir en aide aux missionnaires originaires de leurs paroisses. Et puis les instituts missionnaires, masculins et féminins, ont pris en charge leurs missionnaires et ont pu compter également sur leurs liens familiaux et sur un réseau de bienfaiteurs et de donateurs. La solidarité a joué et joue encore, selon les disponibilités des personnes, des paroisses, d'associations, d'organismes missionnaires ou autres associations ou même institutions étatiques. Aujourd'hui, la situation a changé dans ce sens que les instituts missionnaires n'ont plus les moyens en personnel et en finances pour porter seuls leur engagement missionnaire. Les évêchés de ces pays de mission n'ont plus les mêmes «assurances» de pouvoir compter sur des arrières comme lorsqu'il

y avait encore de nombreux missionnaires étrangers. La situation évolue rapidement. Les diocèses d'Afrique par exemple ne peuvent vivre par eux-mêmes comme pouvaient le faire encore les missionnaires qui pouvaient compter sur les ressources de leurs instituts et de leur réseau. Les évêques doivent opérer des coupes drastiques dans leurs projets et ne savent à quel saint se vouer parfois pour trouver des soutiens au service de la pastorale et du social.

Les temps ont changé dans ce sens que les nombreuses vocations sacerdotales et religieuses indigènes ont permis de combler un manque en personnel mais non de fournir les moyens nécessaires pour faire vivre l'Eglise. Les chrétiens n'avaient pas l'habitude de participer activement à la vie de leur Eglise car ils recevaient alors

plus qu'ils ne pouvaient en fait donner. Tout ne leur a pas été offert mais il s'était installé la conviction que l'aide pouvait être trouvée pour répondre à certains projets jugés importants et bien sûr défendables auprès des organismes d'entraide. Mais ce n'est pas le cas d'autant plus que la collecte de fonds pour contribuer à la solidarité entre Eglises n'est pas si bien comprise. J'aimerais souligner que l'aspect financier est incontournable mais il doit être compris dans le contexte du milieu social dans laquelle vit l'Eglise.

De nombreux diocèses ont eu l'audace de parler d'autofinancement et de style de vie plus proche du peuple pour être au niveau des populations et en appellent à la responsabilité de chaque baptisé pour la vie de son Eglise. C'est une préoccupation de tout évêque de



Préparation du porc cuit à l'étouffé, à Purani (Papouasie-Nouvelle-Guinée)



En compagnie de quelques responsables du Grand-Séminaire de Port Moresby

Photos: Missio

susciter ce mouvement de solidarité. Il n'y a pas en Afrique ou ailleurs un système semblable au statut des Eglises en Suisse. Nous devons réaliser que sans une conscience missionnaire soutenue nous ne pouvons prétendre faire partie de cette grande communauté de foi en Christ. Je sais bien qu'il n'y a pas de petits sacrifices, comme l'on dit qu'il n'y a pas de petit cadeau, en Afrique. Ce qui veut dire que ce n'est pas affaire de comptabilité mais affaire de cœur avant tout. Tout un chacun est invité à ce partage!

Une grande attention à nos partenaires

Nous sommes en Suisse très sensibles et avec raison à l'usage des moyens et des dons destinés à des

projets missionnaires. On y attend transparence et compte-rendu mais cela ne doit pas dire que tout doit se passer uniquement selon nos propres critères de rapidité dans l'exécution ou selon nos goûts et nos perspectives. Il y a un grand effort de compréhension à faire à l'égard de ceux qui comptent sur notre solidarité et l'on ne peut faire sentir que nous tenons le couteau par le manche, ce qui veut dire que celui qui donne est maître et seigneur du projet qu'il soutient. Certains évêques ressentent un certain malaise quand ils se sentent rejetés par des responsables d'organisations à cause de leurs critères différents des leurs. Je me souviendrai toujours d'une visite où un évêque s'est senti expédié sur les roses par le responsable

d'un secteur; il en était tout remué et ne savait alors à quel saint se vouer. C'est avec bonheur que j'ai appris par la suite que ce même responsable avait modifié sa perception des besoins en se rendant sur le terrain et avait alors compris les attentes de cet évêque missionnaire.

Une collaboration interdiocésaine exemplaire

Il y a une autre expérience que j'aimerais encore partager avec vous, c'est celle de la collaboration entre le diocèse de Lugano et celui de Doba au Tchad. Il s'agit en fait de la prise en charge d'une paroisse par le diocèse de Lugano en y mettant à disposition une équipe missionnaire qui est lié par contrat avec l'évêque du lieu. Il s'agit d'une



Reflets d'une visite à l'Eglise de Papouasie et du Sénégal

collaboration pastorale qui va au-delà de la mise à disposition d'un seul prêtre pour un diocèse mais de la mise à disposition d'une équipe qui prend en charge un secteur pastoral. Qu'il y ait aussi une incidence financière, c'est évident. Le diocèse de Lugano, avec le concours de la Conférence missionnaire du Tessin, trouve les moyens de venir en aide à certains projets bien élaborés par l'équipe sur le terrain et qui traduit aussi cette solidarité entre Eglises à travers le monde. J'y vois une façon toute particulière de bien situer la vocation missionnaire de tout évêque et de tout diocèse à l'égard d'un autre, ce qui est une traduction dans les faits de la communion universelle entre Eglises. Les prêtres et les laïcs qui ont été impliqués dans ce projet

diocésain savent bien que ce genre d'engagement leur est d'un grand profit humain et spirituel, non simplement pour eux mais pour tout le diocèse qui est derrière un tel projet. Il suffit de mentionner que chaque année, le dimanche de la mission universelle est porté par tout le diocèse. Et à cette occasion, ce n'est pas le Tchad qui est au premier plan mais une autre Eglise, celle de la campagne de missio, qui est pris en compte comme signe de communion et de partage entre toutes les Eglises.

Il y a tant d'autres expériences que j'entrevois pouvoir encore aborder dans le cadre de notre revue *Frères en marche*. Je n'ai pas voulu tirer un bilan de ces dix ans au service de la mission universelle mais vous faire part tout simple-

ment de quelques aspects qui méritaient, à mes yeux, d'être soulignés.

Fr. Bernard Maillard



Photos: Missio

Que de joie à échanger quelques paroles sur une piste et le geste de paix dans une célébration eucharistique.

Se faire à tout et tout à tous

Mgr David Zywiec nous apporte encore de nombreuses informations sur le contexte de son engagement missionnaire. Les Capucins espagnols et américains, bien que peu nombreux aujourd'hui, ont marqué de leur empreinte franciscaine leurs engagements tout azimut. Nous poursuivons ici l'interview de l'article «Nicaragua: une Eglise dans les marais».

Vous avez appris la langue des miskito. Combien de temps avez-vous mis?

Je suis encore en train de l'apprendre! On dit que pour apprendre une langue il faut environ 1000 heures. Une des difficultés que j'ai trouvée c'est qu'il faut être plongé dans le contexte et utiliser la langue constamment. Or, ma situation me conduit à aller parfois dans la région des Miskitos et parfois dans la zone espagnole.

Vous êtes l'un des rares missionnaires à parler effectivement leur langue.

C'est vrai. Et le vicariat a la grâce d'avoir cinq prêtres miskitos, en

plus de quelques jeunes miskitos au séminaire. Je pense donc que c'est une grâce de Dieu, qui nous permet d'envisager la construction d'une Eglise locale.

Quel appel souhaiteriez-vous lancer, pour votre travail, pour le diocèse, pour le vicariat?

La première chose serait certainement de prier, car nous sommes appelés à prier. Le Nicaragua est un des pays les plus pauvres de l'Amérique latine. Nous avons traversé des guerres civiles, des ouragans, donc la prière est importante.

Très souvent, quand je lis un journal au Nicaragua, je vois qu'on ne parle que du Nicaragua et je vais

aux Etats-Unis et on ne parle que des Etats-Unis. Mais nous faisons partie d'une communauté mondiale; nous faisons partie de l'Eglise catholique. Je pense que cela est important aussi.

Nous entretenons une sorte de partenariats avec plusieurs paroisses et je crois que c'est un très bon moyen pour ne pas se limiter à prier globalement «pour le Nicaragua», mais concrètement pour une personne, une famille. Il ne s'agit donc pas uniquement d'aider quelqu'un ou un lieu tout à fait anonyme, mais d'aider cette personne en particulier, cette famille en particulier, avec leurs besoins. Je crois que c'est cela qui touche les cœurs et je pense que c'est une façon de vivre cette fraternité à laquelle Dieu appelle, que Jésus nous a invités à vivre, comme ses disciples.

La région où vous vivez et dont nous parlons est une région fortement rurale, constituée de nombreuses zones marécageuses



Photos: Missia





Photo: Missio

Retraite des prêtres du Vicariat apostolique de Bluefields

***et de zones montagneuses.
Comment décririez-vous le
développement social de la***



***population? Sont-ils encore très liés
aux pratiques traditionnelles ou
sont-ils en train de se moderniser?***

Je dirais que tant de choses ont changé dans le monde rural. Quand je venais d'arriver, je travaillais au milieu de paysans de langue espagnole. Les missionnaires les plus âgés disaient que ces zones voyaient un prêtre une fois par an ou tous les six mois.

Il y avait des femmes qui n'étaient pas en mesure de comprendre qu'un autre homme leur adresse la parole, car elles vivaient tellement isolées que la seule voix masculine qu'elles entendaient était celle de leurs maris. Et aujourd'hui dans certains secteurs, on trouve non seulement des radios à piles, mais aussi des télé-

visions grâce aux panneaux solaires.

Donc les choses ont changé, mais cela se fait lentement. Une autre chose que j'avais remarquée en arrivant, il y a 30 ans, était que les enfants, en signe de respect, joignaient leurs mains et disaient «Santito». Maintenant ils ne le font plus et c'est un petit signe qui montre que les choses ont changé.

Mais il faut dire qu'il y a eu quelque changement positif. Par exemple, certains sont devenus très doués en musique. Quand je suis arrivé pour la première fois, trouver quelqu'un qui jouait de la guitare à l'église était très difficile. Maintenant, dans les églises, nous avons des guitares, des accordéons, des trompettes. Les choses ont donc changé: dans le mauvais et

dans le bon sens. Mais je crois que ces choses-là donnent plus de vie à nos célébrations dans les zones rurales.

Vous avez fait allusion avant aux défis sociaux, en particulier aux écoles. Vous avez travaillé durement pour le développement d'un système scolaire élémentaire pour les jeunes de ces zones rurales qui, autrement, n'auraient pas eu accès à l'instruction. Pourquoi était-ce une priorité pour vous?

Si vous voulez vivre dans le monde d'aujourd'hui, vous devez savoir lire et écrire. D'autre part, nous assistons à un certain flux migratoire de la campagne vers les villes. Par exemple, un de nos séminaristes vient d'une famille rurale, où il y a 16 enfants. Très probablement, beaucoup d'entre eux se transféreront en ville et s'ils ne savent pas lire et écrire, que feront-ils? Ils pourront s'adonner à de modestes emplois ou être tentés par le vol. Comme ça, au moins, une personne a la capacité de gagner sa vie de manière honnête et digne.

Quelles autres priorités et projets considérez-vous importants pour ce vicariat?

Je crois que l'Eglise doit s'engager dans l'instruction. Il y a eu un passé trop long de désintérêt de la part de l'Etat concernant l'instruction dans cette zone. Nous parlons de

40 ou 50 années. Aujourd'hui il existe un système scolaire avec plus de 400 écoles primaires et plus de 20 000 élèves. Je pense qu'un autre pas serait celui d'ouvrir une école supérieure, une école technique, qui permette aux jeunes de travailler dans l'agriculture.

Pour acquérir des aptitudes, une formation professionnelle?

Exact. Une formation professionnelle. Un autre défi, dans cet effort général de promotion humaine, est celui de la santé, car les médecins se font rares. Normalement, ils veulent rester dans les villes. Ils ne veulent pas avoir à se déplacer dans les campagnes. Et donc nous avons souvent de petites cliniques; ça aussi, c'est un défi.

Comme je l'ai dit, nous sommes très engagés dans l'évangélisation – c'est une priorité fondamentale – avec nos leaders laïcs que nous tenons à bien former. Plus haute sera leur instruction, plus grandes seront leurs capacités à offrir un service de qualité, à expliquer la foi de manière adéquate. Et je crois que l'une des choses à faire est de travailler pour le bien commun, pour le sens communautaire.

Les gens ont souvent tendance à penser, en politique, en économie, voire même dans l'Eglise: «Bien, j'ai ce travail, voyons ce que je réussis à

en tirer pour moi-même», au lieu de dire: «Je suis ici au service de la communauté, au service de Dieu». Comme l'a dit Jésus: «Je suis venu non pour être servi mais pour servir». Cet esprit de service est l'un de nos grands défis que nous avons. Avoir une mentalité de service, une attitude de service comme celle de Jésus. Tout cela fait partie de l'évangélisation. Je crois que nous avons là un des défis les plus importants en Amérique latine et dans le vicariat de Bluefields.

Comme je le disais à propos de la zone miskito, il y a aussi toute la question de l'inculturation de la foi: être capable d'exprimer la foi qui est présente chez les miskitos. Par exemple, aujourd'hui nous avons la Bible miskito, un livre de chants, et nous sommes capables d'aider les Miskitos à exprimer leur foi, leurs sentiments et leur amour de Dieu, à leur façon.

Source: Mark Riedermann, Zenit

Nota Bene: L'agence de presse Zenit a publié ces deux interviews accordées à Marc Riedemann au cours de l'année dernière, quelques mois avant notre passage au Nicaragua, en septembre 2010. Ils relatent bien ce que nous avons pu vivre nous-mêmes sur le terrain.

Le P. Rodolfo Napoleon French Nadar, directeur national des Œuvres pontificales missionnaires du Nicaragua avec son collègue Fr. Bernard Maillard, nous a répété lors de son passage en Suisse, son émerveillement pour tout ce que les Capucins avaient entrepris pour la mise en valeur de la langue miskito. Premier prêtre miskito, il est bien placé pour rendre compte de cet immense travail d'inculturation de nos frères dont l'un a travaillé à un dictionnaire miskito-espagnol-anglais.



Photo: Missio

Messe dominicale à Waspam

Mgr David Zywiec en route vers une communauté de base



Photo: Missio

Les sectes en Amérique latine

La multiplication des sectes en Amérique latine est une question récurrente. Le P. Osvaldo Monteferrant, conseiller spirituel de la Vie Montante pour l'Amérique latine fait le point sur ce phénomène.

La toile de fond en est la religiosité et la piété populaire de nos pays d'Amérique latine; dans ce contexte les personnes d'autres religions étaient minoritaires et presque toujours étrangères. L'industrialisation a vidé le monde rural et a créé de nouvelles implantations semi-urbaines. Là les traditions catholiques se sont relâchées; les nouvelles générations ont conservé le baptême et quelques dévotions mariales, quelques fêtes.

Vers le milieu du siècle dernier les nouvelles religions, dérivées du protestantisme, sont arrivées d'Amérique du Nord, avec une grande propension au prosélytisme et elles ont fait du porte à porte, principalement dans les nouveaux quartiers plus pauvres et éloignés. En peu d'années, tous

leurs missionnaires et prédicateurs sont des personnes issues de ces quartiers. Il s'agit de personnes d'origine catholique, qui affirment avoir découvert le Christ.

Les conversions atteignent généralement tout le noyau familial. L'engagement est très exigeant, les habitudes changent considérablement, et une contribution économique est versée.

D'habitude ils se réunissent dans de petits temples, qui sont des locaux qui surgissent dans les quartiers, avec différentes dénominations, culte fréquent et école biblique. Ceux qui y participent sont instruits dans leur foi, reçoivent le baptême et on leur confère un rôle important, en tant que missionnaires, prédicateurs ou pasteurs.

Pendant longtemps notre Eglise les a appelés sectes pour les différencier des Eglises évangéliques traditionnelles, mais la réalité actuelle nous montre qu'elles sont devenues les religions les plus nombreuses en membres actifs. Pour essayer de trouver les raisons de ce succès, nous devons considérer plusieurs facteurs:

- il s'agit d'une foi simple, avec des références bibliques, sûre et exigeante. Dans le domaine religieux elle n'admet aucune dévotion, dans le domaine moral, elle n'admet pas de critères mondains;
- ils ne possèdent pas de structures qui révèlent une grande organisation hiérarchique, mais à l'occasion des grands événements nationaux ils montrent un savoir-faire professionnel;
- ils travaillent aussi bien les quartiers plus éloignés que les quartiers centraux, la campagne, les bourgs et les implantations. Ils ne donnent



Photos: Missio



Photo: Missio

rien, ils font payer même leurs publications, mais ils s'occupent de quelques cantines sociales dans les quartiers;

- dans leur prosélytisme ils attaquent l'Eglise catholique pour ses dévotions mariales et l'utilisation des images, ils se différencient également parce qu'ils n'admettent pas d'engagements politiques dans la société.

Pour la première fois, à Aparecida, l'Eglise a abordé le thème des sectes comme une alternative pour notre peuple latino-américain, en lançant une mission continentale pour tout chrétien catholique. Cependant les difficultés sont grandes, car il faudra être aussi efficace en restant fidèle au message sauveur de Jésus-Christ, quant au renouveau de vie et de coutumes, consacrer du temps pour parcourir les rues en tant

que disciples convaincus, et non comme des sympathisants tièdes d'une religion.

Pour lancer la mission continentale d'Aparecida, nous devons nous renouveler, nous ne pouvons plus penser à une Eglise dont la mission reposait presque exclusivement sur les prêtres et les religieuses. Maintenant chaque membre du peuple de Dieu sera missionnaire. Et nous devons transformer en travaux mission-

naires nos activités paroissiales, éducatives et de bénévolat. Peut-être le plus difficile sera-t-il de faire une véritable option pour les pauvres, qui, dans le continent appelé catholique, continuent de constituer la majorité de la population.

*P. Osvaldo Montferrand
(Argentine)
Conseiller spirituel
pour l'Amérique latine*

Du document final d'Aparecida:

«Dans les dernières décennies, nous sommes préoccupés par le nombre important de catholiques en train d'abandonner l'Eglise pour passer à d'autres groupes religieux. Dans le cadre du nouveau pluralisme religieux de notre continent, nous reconnaissons que parfois quelques catholiques se sont éloignés de l'Evangile, il nous a manqué le courage, la persévérance et la docilité à la grâce pour poursuivre le renouveau commencé par le Concile Vatican II, et pour assurer le visage latino-américain et caribéen de notre Eglise». (100, f-g-h)

Aparecida, ville du Brésil où la Conférence des évêques d'Amérique latine a tenu ses assises, en mai 2007.



L'homme souffrant d'Amérique latine

TOI SEIGNEUR

Toi Seigneur, rejeté par la famille qui ne veut plus de cette maman violée par son père,
 méprisée, parce qu'elle n'intéresse plus, jetable, parce qu'on en cherche une autre
 Toi Seigneur, tu continues à pleurer avec la victime
 Cet enfant qui réclame à manger, c'est toi Seigneur
 Cet enfant qui tend les bras et réclame, c'est toi
 Cet enfant qui supplie la tendresse, c'est toi Seigneur,
 C'est toi qui nous pousse à trouver la force d'aimer là où il n'y a apparemment plus
 de raison
 C'est toi qui viens porter avec nous nos souffrances
 C'est toi qui viens soigner nos blessures
 C'est toi qui viens apaiser nos peurs
 C'est toi qui apportes ce souffle de vie dont nous avons besoin
 C'est toi qui viens chercher notre regard pour nous dire ton amour dans ce face à
 face d'humanité

Méditation des prêtres et sœurs français réunis à Bogota le 10 février 2010



Photo: Missio

Chemin de croix animé par les retraitants de Siuna (Nicaragua)

Prochain numéro frères en marche 5/2011



Le travail: un plaisir ou une frustration

Certains en ont trop et d'autres, peu ou même pas du tout. Pour les uns, un plaisir et pour les autres,

une frustration. Certains trouvent dans le travail un sens à leur vie et pour d'autres, c'est simplement une manière de gagner de l'argent. De toute manière, la question du travail ne laisse personne indifférent.

Fernand Rausser, photographe bernois bien connu, a tiré des milliers de photos de gens dans leur travail et il les a magistralement mises en valeur. Ces chefs d'œuvres, ils a croqués sur tous les continents.

Le prochain numéro en reproduira les plus originales et les suggestives, avec des textes relativement courts: Extraits de divers documents de l'Eglise et d'autres milieux ainsi que des poèmes.

Impressum

frères en marche 4 | 2011 | Septembre
ISSN 1661-2523

Revue missionnaire
des Capucins suisses

Rédaction

Bernard Maillard, Rédacteur, Fribourg
E-Mail: bernard.maillard@capucins.ch

Administration

Procure des Missions
C.P. 374
1701 Fribourg
Tél. 026 347 23 70
Fax 026 347 23 67
C.C.P. 17-2250-7
E-Mail:
procure-des-missions@capucins.ch

La procure est ouverte

mardi et jeudi après-midi,
de 14 h à 17 h.
Les autres jours, le répondeur
enregistre vos appels.

Pour le changement d'adresse

indiquer l'ancienne adresse
et votre numéro d'abonné

Graphiste

Stefan Zumsteg, Dulliken

Impression

Birkhäuser+GBC AG
4153 Reinach BL

Parution 5 fois par an

Abonnement 26 francs
Etudiant 19 francs



Diverses facettes d'un de nos lecteurs

Nom:
Martina Kreidler-Kos

Année de naissance:
1967

Lieu d'habitation:
Engter, un petit village de la région d'Osnabrück, Allemagne

Profession:
Conseillère diocésaine de l'aumônerie des femmes, chercheuse à l'association Claire d'Assise, auteure, mère de famille

Mets préférés:
Bon fromage et pain frais

Boisson préférée:
Café au lait

Eglise ou chapelle préférée:
Saint-Damien, près d'Assise

Lieux de ressourcement:
Assise, l'île d'Aland en Finlande et notre maison turbulente

Film préféré:
«En juillet» de Fatih Akin – un roadmovie des meilleurs

Livre préféré:
«Madita» d'Astrid Lindgren – un livre intelligent sur la vie, qui commence toute petite

Questions à choix

Le rosaire ou la méditation ou?
Le chant

Bach ou l'Évangile ou?
Le rock allemand – volontiers celui de H.-R. Kunze, parce que ses textes sont si farfelus.

La liturgie: douce ou bruyante ou?
Beaucoup de silence, beaucoup de chant.

Les vacances: méditatives ou turbulentes ou de la danse – dans tous les styles.

Questions circonstanciées

Quelle est votre devise?
«Avec tes mains interroge les secrets du ciel» (B. Ecevit)

Qu'est-ce qui vous impressionne chez Jésus?
Parler du ciel avec autant de joie humaine et appeler à sa suite des hommes de tout bord.

Qu'est-ce qui vous impressionne chez François d'Assise?
Sa capacité d'apprendre et son ouverture au monde.

Photo: Adrian Müller



Quel est votre saint préféré?

Claire d'Assise – jeune et résolue, âgée et toujours résolue.

Quelle personne vivant aujourd'hui aimeriez-vous voir canonisée après sa mort?

Véra, une Croate de 66 ans, qui a, il y a près de cinquante ans, mis au monde sa fille illégitime dans une dépendance de la ferme familiale, et l'a élevée soigneusement, malgré les insultes et la honte. Chez cette femme j'ai découvert tant de ténacité et d'amour pour la vie, qui a commencé dans les pires conditions.

Ingrid Betancourt, enlevée durant de longues années, courageuse candidate colombienne à la présidence, et sa mère, Yolanda Pulecio. Chaque matin, des parents envoient des messages radio aux prisonniers de la jungle. Six ans durant, chaque jour, cette mère parle à sa fille et de sa voix la maintient en vie.

Quelle histoire biblique vous parle particulièrement?

C'est toujours le récit de la Genèse, chapitre 1: «Dieu vit tout ce qu'il avait fait: cela était très bon» (v. 31).

Y a-t-il une histoire non chrétienne qui vous émeuve spécialement?

Toutes les histoires de personnes qui dans la persécution et sous la terreur ne trahissent pas leurs amis.

Photo: Adrian Müller



Et votre prière préférée?

«Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu.» (Ps 42,1)

Qu'aimez-vous surtout?

L'automne avec ses couleurs, la neige, le parfum des genêts en fleurs, le rire de nos fils et la voix de mon mari.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas du tout?

L'injustice et la grande chaleur.

Quelle a été votre meilleure décision dans la vie?

Epouser mon mari – et ne pas laisser les incertitudes financières décider de la taille de notre famille.

